

## PÉCAÏRE

Tu connais le département de l'Aisne, mon cher Régis, si riche, si peuplé, si près de Paris. Tu as visité Soissons, qui existait avant la domination romaine, et qui fut longtemps la capitale d'un royaume. Tu as certainement vu les ruines de cette immense abbaye de Saint-Médard, dans laquelle Louis-le-Débonnaire fut enfermé après avoir partagé l'empire avec ses fils. Tu n'as pas pu lire sans attendrissement cette inscription qu'il a tracée sur une pierre de sa cellule et qui porte ces mots :

*Je suis prins (puni) par mes fils !*

Phrase que le pauvre empereur a terminée par un point d'exclamation auquel il a donné la forme d'une larme.

Tu as été à Villers-Cotterets, dont le château fut

bâti par François I<sup>er</sup>, et qui est la patrie de l'aimable auteur des *Lettres à Emilie sur la Mythologie*. Peut-être même connais-tu Vic-sur-Aisne, où le cardinal de Bernis fut exilé ; Vic-sur-Aisne dont la riche seigneurie avait été donnée par Louis-le-Débonnaire à ces moines de Saint-Médard qui le retenaient prisonnier.

Un peu plus au nord, as-tu exploré les magnifiques ruines de ce gigantesque manoir des Enguerrand de Coucy, qui disaient modestement dans leur devise :

Je ne suis roi, ni prince aussi,  
Je suis le sire de Coucy.

Et vraiment, il y avait quelques rois d'alors qui ne valaient pas ces simples seigneurs de village.

As-tu jeté en passant un coup-d'œil sur Manicamp, dont je te parlerai plus loin et où était située l'ancienne et brillante demeure du célèbre comte de Lauraguais ; puis sur Blérancourt, où le duc de Gèvres avait un château construit sur le modèle de celui du Luxembourg, ce qui ne l'a pas empêché d'être dévasté par la bande noire ? Enfin, tu n'as pas manqué de visiter ce grand débris de la puissance monacale que l'on nommait l'abbaye de Prémontré, fondée

par saint Norbert, et qui aujourd'hui même, malgré les démolitions considérables qui ont été faites, ressemble bien plutôt à une demeure princière qu'à une habitation de cénobites.

Et Nogent-sous-Coucy, autre abbaye bâtie sur les ruines d'un temple du paganisme, et dont les moines étaient, grâce à la munificence de leurs seigneurs, les plus riches propriétaires de la contrée.

Ton père t'a conduit sans doute aussi à Folembray, qui fut habité par François I<sup>er</sup>, et où notre bon roi Henri signa la paix avec le gros duc de Mayenne. Vous a-t-on montré le pavillon qui a été occupé par Gabrielle d'Estrées, et dans lequel elle s'attristait et pleurait souvent? On n'aura pas manqué de vous dire à ce sujet, que Henri IV écrivait à je ne sais qui : « Je vais retrouver ma mie Gabrielle, car de ma longue absence la folle en brait. » Phrase qui aurait donné au village le nom qu'il porte aujourd'hui. Mais on ne peut ajouter foi à cette fable, puisque du temps de François I<sup>er</sup> il s'appelait ainsi.

Je ne doute pas, mon cher Régis, que ton père et toi vous n'ayez admiré tous ces lieux, riches de végétation, gracieux d'aspect, et peuplés d'habitants heureux. Vous avez dû traverser en tous sens ces beaux plateaux couverts d'abondantes moissons, de pom-

Ce dernier nom lui fut donné arbitrairement par un des Enguerrand de Coucy, suzerain des lieux, qui en céda les droits seigneuriaux aux moines de No-

gent, par une charte de 1342 que j'ai maintenant en ma possession. Mais le noble sire n'était pas forcé d'en connaître l'étymologie, puisqu'à peine il savait lire.

Par une belle matinée de la fin de mai, il prit fantaisie à mon grand-père, qui habitait alors aux environs de Soissons, d'aller revoir une fois encore, avant de mourir, ce village dont je viens de parler, et qui était rempli pour lui de chers et douloureux souvenirs.

Nous partîmes donc en touristes, moi bien heureuse de l'accompagner, lui sachant abrégé la longueur du chemin par des récits pleins d'intérêt, qui, parfois, nous faisaient nous arrêter, émus et pensifs, ou sourire à travers nos larmes aux bonheurs perdus du passé.

Nous arrivâmes ainsi vers le milieu du jour sur l'emplacement où s'élevait naguère le beau château de Manicamp et ses féeriques jardins. Un arbre séculaire, qui avait abrité bien des générations, nous offrit pour siège ses racines noueuses, tandis que ses branches chargées de jeunes feuilles nous préservèrent des rayons du soleil.

« La demeure du riche superbe a disparu sous un souffle d'orage, et celle de l'humble est restée de-

bout, » me dit soudain mon grand-père d'un ton mélancolique, en me désignant du bout de sa canne une petite maison bâtie en briques rouges et couverte de tuiles. C'est ici, mon enfant, qu'habitait une femme qui avait été ma nourrice, et qui n'a jamais pu m'appeler autrement que Monsieur le Chevalier, depuis le jour où elle me reçut dans mes langes, jusqu'à celui où la hache révolutionnaire vint la punir de son attachement à ses maîtres. Pauvre Gervaise ! il me semble la voir encore sur le seuil de cette porte, avec son frais et souriant visage qu'encadrait si bien sa haute coiffe de blanc linon.... Que de fois je me suis amusé à détruire cet échafaudage savant et empesé ! C'est chez ma bonne Gervaise que j'allais réparer le désordre de ma toilette, lorsqu'à la suite d'une course folle dans la vallée, je voulais me présenter chez son aristocratique voisin, car le seigneur de Manicamp tenait fort à l'étiquette.

— Vous étiez donc lié avec lui ? demandai-je à mon grand-père.

— Pas moi, mon enfant, il y avait entre nous trop de différence d'âge, mais nos familles se voyaient fréquemment, et au temps de nos malheurs communs, je devins son favori.

— Alors, cher grand-père, parlez-moi un peu de ce

temps-là et de ce duc de Brancas que l'on dit avoir été si original?

— Oui, très-original. Et pourtant moi seul ici ai peut-être conservé le souvenir de cet homme extraordinaire. Nulle trace ne reste de son passage en ce monde... Que c'est peu de chose que l'homme!

Mon grand-père promena un instant ses regards autour de lui, puis il reprit :

— Nous sommes bien ici pour ce récit, ma chère Germaine, et puisque tu le désires, je vais te parler de l'ancien propriétaire de tout ce qui nous entoure, et beaucoup plus de plusieurs autres personnes qui, jadis, animaient ces lieux de leur douce présence. Je les ai tendrement aimées, et elles ont laissé dans mon cœur et dans ma pensée une trace ineffaçable.

Quelques années avant cette époque funeste où l'on emprisonna la moitié de la France au nom de la *Liberté*, où on l'égorgea au nom de la *Fraternité*, le comte de Lauraguais, que la mort récente de son père venait de faire duc de Brancas et héritier d'une fortune qui doublait la sienne déjà si considérable, avait fait construire à l'entrée de son parc un magnifique pavillon, entouré de pelouses et de massifs de verdure. Quand l'œuvre principale fut achevée, toutes les issues en furent fermées assez longtemps. Puis un

ration intérieure. Tout s'anima de nouveau, et, dès l'aube, les échos d'alentour étaient réveillés par le bruit strident de la scie, celui plus bruyant du marteau, et surtout par les chants des joyeux compagnons qui les maniaient. Largement payés et grassement hébergés aux offices, ils ne se pressaient nullement. Rien ne fut donc épargné pour faire de ce pavillon une demeure aussi agréable que comode, et pour lui donner un cachet d'aristocratique élégance.

Les voisins de campagne du duc de Brancas et ses nombreux vassaux se demandaient pourquoi ce pavillon avait été construit, et quel était le but de son propriétaire en le faisant embellir et meubler avec tant de luxe et de prodigalité; car le château offrait, et au-delà, tout ce qui pouvait satisfaire les goûts et l'orgueil d'un grand seigneur.

Bientôt tout fut expliqué.

Un soir d'été, après une journée brûlante, on vit s'avancer dans la large avenue qui conduisait au château, un antique et lourd carrosse armorié, qui, par sa forme et ses ornements, devait évidemment remonter à un siècle en arrière. Deux superbes chevaux



anglais, de l'écurie du duc, fringants et pimpants, quoique couverts de poussière, étaient attelés à la vieille machine, ce qui la faisait pas mal ressembler à une coquette surannée parée des atours du printemps. Un autre véhicule plus moderne suivait; cette voiture pesamment chargée de valises et de lourdes malles qui en faisaient crier les ressorts, contenait, outre celui qui la conduisait, un domestique en livrée sombre, un autre à celle du duc de Brancas, et une femme de chambre fort occupée d'un beau perroquet qui bavardait dans sa cage. Un chien de race, par ses évolutions constantes d'une portière à l'autre, témoignait assez que cette manière de voyager lui était souverainement désagréable et peu habituelle.

Quand les portes du château furent ouvertes, le tout entra avec fracas dans la cour d'honneur, où déjà paraissait Monsieur de Brancas, attiré par les coups de fouet retentissants des postillons.

De la voiture des maîtres, descendit d'abord un homme d'un certain âge, ayant très-grand air, mais dont le mâle et beau visage était empreint d'une profonde mélancolie. C'était le marquis Urbain Lautrec de Taloët. Vint ensuite sa sœur, Mademoiselle Suzanne, qui déjà devait avoir passé la quarantaine. Sèche, jaune, légèrement voûtée, les lèvres pincées,

vêtue d'un habit de taffetas vert avec des nœuds de rubans aurore et coiffée exactement comme l'était à la fin de sa vie Madame de Maintenon.

En somme, l'aspect de Mademoiselle de Taloët n'avait rien de séduisant; elle produisit même un effet désagréable sur les nombreux serviteurs du duc, rangés respectueusement sur le passage des voyageurs. Pourtant, lorsque Mademoiselle Suzanne fut connue, ceux qui la fréquentèrent furent bien vite charmés en trouvant en elle une douce et grande âme, toute à tous, prête à tout, résignée à ses douleurs, consolant ceux qui souffraient, et si pieuse, si indulgente, si charitable que je ne puis exprimer à quel point. Elle aimait Dieu par-dessus tout, c'était juste; mais elle aimait aussi les hommes si profondément et si bien, qu'elle se serait, je crois, sacrifiée pour le dernier d'entre eux. Quant à moi, je n'avais pas remarqué le peu d'attraits de son visage; je ne voyais que son cœur, et son cœur était si beau!

A chaque instant, un bienveillant sourire entr'ouvrait ses lèvres minces et éclairait son regard comme un rayon de soleil.

Jamais, ma chère Germaine, je n'ai pu observer dans le cours de mon existence déjà longue un pareil contraste entre les apparences et la réalité.

La famille de Taloët était bretonne et d'une de ces anciennes races qu'on ne retrouve plus guère en France. Sur son riche écusson, où s'enguirlandaient des lis d'argent sur un fond d'émail, était ciselée une tête d'homme d'un travail si exquis et d'une si sublime majesté qu'elle devait symboliser Dieu. D'autant plus que leur devise, dont je me souviens parfaitement, était :

« Tout pour Lui et par Lui. »

Le marquis, proche parent du duc de Brancas, par sa première femme morte depuis longtemps, venait jouir à Manicamp d'une hospitalité qu'on lui offrait avec autant de délicatesse qu'il mettait de noblesse à l'accepter. Je vais te dire ce qui l'y contraignait.

Monsieur de Taloët avait eu un fils, objet de ses plus chères tendresses. Tout fut mis en œuvre pour son éducation, afin qu'il devînt un parfait gentilhomme et un bon chrétien. Yves de Taloët, privé de sa mère presque à sa naissance, retrouva chez Mademoiselle Suzanne, qui lui avait consacré sa vie en le tenant sur les fonts du baptême, la sollicitude éclairée et tout le saint amour d'une mère vraiment chrétienne, d'une mère qui sait que son enfant appartient à Dieu autant qu'à elle, puis à son pays et aux devoirs du rang qu'il occupe dans la société.

Mais les leçons, les exemples du père et de la tante dévouée, les sages conseils du vénérable prêtre chargé de l'instruire, tout vint échouer contre une nature mauvaise. Yves de Taloët, emporté, vindicatif, orgueilleux, égoïste, ne croyant à rien, ou plutôt feignant de ne rien croire, devint l'effroi et le tourment de sa famille qui prit le parti, dès qu'elle le put, de le faire entrer dans la maison de la jeune Marie-Antoinette ; ce fut un véritable malheur.

A peine à Paris, Yves jeta le masque dont il se couvrait quelquefois encore par un reste de pudeur filiale. Ses passions, n'ayant plus de frein, éclatèrent avec une violence terrible. En peu de temps son immense patrimoine fut dévoré par le jeu ; puis, lorsqu'il n'eut plus rien en propre, il tira à vue et sans cesse sur la tendresse de son père, qui, dans la crainte poignante de voir son nom déshonoré, payait, au prix d'énormes sacrifices, les dettes de jeu de son fils. Les terres, les bois, les étangs furent vendus ; le beau manoir, dont les tours orgueilleuses dominaient au loin la contrée, eut le même sort. Et comme une inquiétude vague régnait déjà parmi la noblesse, et que, sans bruit, plusieurs de ses membres mettaient par un exil volontaire leurs richesses et leur personne en sûreté, ce que Monsieur de Taloët retira de ses do-

maines fut bien loin d'égaliser leur valeur réelle. Puis, vint le tour des diamants, de l'argenterie de la famille, et des objets d'art si religieusement conservés jusqu'alors. Enfin, on congédia les vieux et nombreux serviteurs devenus une trop lourde charge. En un mot, la ruine fut aussi complète que possible et la douleur immense. Mais l'honneur était sauf.

Sur ces entrefaites, Yves, blessé grièvement dans un duel obscur, et pour une misérable cause, mourut en quelques heures, repentant et réconcilié avec Dieu, emportant le pardon de son père qui le pleura amèrement. Il l'avait tant aimé ! et le cœur d'un père renferme un si riche trésor de miséricordieuse tendresse !

Ce qui ajoutait encore à la douleur du vieux gentilhomme, c'était de penser qu'après lui, son antique race serait éteinte, que personne ne perpétuerait son nom. Il n'avait eu qu'une fille de son second mariage, et, comme la première fois, il était resté veuf après un an d'union. Le sort de cette fille, alors pensionnaire au couvent des Ursulines blanches de Rennes, l'inquiétait beaucoup. Il avait eu le tort, ne pensant pas que les choses iraient si loin, de disposer de la presque totalité de la fortune qui lui venait de sa mère en faveur de son coupable fils.

Le duc de Brancas ayant appris indirectement l'exacte vérité sur la triste position de son noble cousin, lui écrivit pour lui demander de venir habiter près de lui. Il fit cette démarche avec tant de tact, de noblesse et de franchise, que le marquis, pensant surtout à sa fille, accepta immédiatement.

Il fut convenu que la jeune fille quitterait les Ursulines de Rennes, pour venir à Soissons dans un autre couvent dont l'abbesse était alliée au duc de Brancas.

Dès le lendemain de l'arrivée de nos Bretons à Manicamp, ils s'installèrent dans le pavillon avec le domestique à livrée sombre, dont je t'ai parlé, et la femme de chambre Mademoiselle Sévère. Train bien modeste en regard de tant de splendeurs passées. Mais là au moins ils pouvaient oublier, et l'oubli c'est le bonheur de ceux qui n'en ont plus.

Cependant ce n'est point dans la paix et le repos qu'on achète le Ciel, ce grand et sublime but de la vie humaine. C'est pourquoi le Christ répétait :

« Bienheureux ceux qui souffrent ! »

Le calme, la quiétude dont jouissaient les Taloët à Manicamp après tant de traverses, ne devait pas durer : le marquis, vieilli avant l'âge, et ne pouvant se consoler de la fin prématurée de son fils, se sentit

mourir à son tour. Ses yeux se fermèrent au moment où le sombre orage qui depuis longtemps menaçait la France, allait éclater. En mourant, il n'eut pas besoin de recommander sa chère Isaure à sa sœur, il savait jusqu'où pouvait aller son dévouement, mais il en confia la tutelle au duc de Brancas, qui lui promit tendresse et protection pour son enfant ; sans prévoir encore qu'il ne lui resterait bientôt plus pour remplir ses obligations qu'une bonne volonté impuissante.

Quelques jours avant la mort du marquis, le vieux carrosse fut une dernière fois sorti de la remise et prit la route de Soissons pour en ramener Mademoiselle Isaure de Taloët, afin qu'elle vînt recevoir les embrassements et la bénédiction de son père.

J'étais très aimé du marquis qui croyait voir en moi une certaine ressemblance avec son pauvre Yves. J'appris de lui, en allant prendre de ses nouvelles, le jour certain du retour de Mademoiselle Isaure et de sa tante à Manicamp. Je pris donc mes précautions pour me trouver là, et voulant me présenter devant Isaure de la manière la plus avantageuse, je fis une toilette de circonstance.

Dès le matin, je grondai deux ou trois fois mon valet de chambre, parce que mes ailes de pigeon n'étaient pas à mon goût. Je mis un bel habit vert-pomme, et le

noeud du fourreau damasquiné de mon épée de bois fut fait de la plus galante façon.

Dès que le carrosse s'arrêta devant le pavillon, je m'empressai, devançant les valets, d'ouvrir la portière et d'offrir gracieusement la main à Isaure pour l'aider à descendre. Je la voyais pour la première fois : c'était une enfant de mon âge, onze ou douze ans, rose et blanche avec de beaux cheveux blonds et de grands yeux, bleu pervenche, bien vivants. Une vraie Bretonne enfin. Mais à ma grande mortification, elle ne daigna pas me regarder, moi qui me trouvais si joli dans mon costume de gala !...

En ce moment, il ne me vint pas à l'esprit qu'Isaure, malgré sa naissance, devait être un peu sauvage, ne connaissant encore du monde que les quatre murs de son couvent et les hôtes paisibles qui l'habitaient ; que ma présence l'intimidait sans doute ; enfin, cause première, que la pensée de revoir son père mourant devait fort l'impressionner.

Je fus donc très-vexé, et de longtemps je ne voulus remettre les pieds à Manicamp. J'avais cependant grande envie de faire connaissance avec la petite demoiselle que ma mère et mes sœurs allaient visiter souvent, et qui se passait fort bien de moi pour ses jeux.



Je cherchais une bonne occasion de ne pas compromettre ma jeune dignité que je croyais blessée ; elle se présenta bientôt. Pour que tu me comprennes mieux, ma chère Germaine, je dois reprendre mon histoire d'un peu plus haut.

Non loin du pavillon occupé par la famille de Taloët, et comme une ombre propice au frais tableau qu'il offrait, s'élevait une chaumière au toit verdâtre, et dont les ais mal joints laissaient pénétrer tour à tour la bise glacée des hivers et les rayons brûlants du soleil des étés. Hôtes incommodes de la vieille Guillaumette, pauvre paysanne qui l'habitait.

Un matin qu'elle allait faire sa prière dans notre chère petite église de Vassens, avant de suivre quelques moissonneurs dans le champ d'un Booz et de s'y glaner une gerbe, elle aperçut, gisant sous le porche, un chétif enfant. Evidemment il avait été abandonné là par des bohémiens qu'on avait vus la veille rôder aux alentours du village.

Cet enfant, tremblant de fièvre, mourant de faim, tendit instinctivement ses petits bras difformes vers cette autre mère que Dieu lui envoyait, et qui penchait vers lui un visage attendri. Le malheureux abandonné était d'une repoussante laideur. Guillaumette le considéra un instant avec pitié, puis sans songer à sa misère

à elle, si complète et si profonde, elle l'enveloppa douillettement dans les plis de sa jupe de laine, et l'emporta.

Tout en marchant, la bonne créature se faisait ce raisonnement :

« Il est si laid ! sûr que si je ne le prends pas, personne n'en voudra ; d'ailleurs Dieu n'envoie qu'il ne pourvoie. »

En ce temps-là, il n'y avait pas encore en France de prix pour ces dévoûments, le nom de Guillaumette ne fut pas inscrit sur les archives de la charité, on ne battit pas des mains à son passage. Pour elle, au contraire, la vie devint plus rude, et bien avant dans les soirées d'hiver on vit brûler sa chandelle de résine. Mais son brave cœur était satisfait, l'orphelin s'élevait, grandissait, apprenant de sa mère adoptive à aimer Dieu, le prochain, le travail, apprenant surtout à se résigner. Car ôter au pauvre la résignation, c'est le livrer au désespoir.

Dans leur misère, ces deux êtres, qui se tenaient mutuellement lieu de famille, goûtèrent donc quelques jours heureux. Si le labeur était rude, le sommeil était profond et réparateur. C'est un si doux oreiller qu'une bonne conscience !

Le temps passa. Puis un jour vint où les deux

vallants bras de Guillaumette furent arrêtés par les rhumatismes qui s'en saisirent pour tout l'hiver. Alors tout manqua à la fois : le feu à l'âtre, le pain dans la huche, les hardes dans la vieille armoire.

Le curé de Manicamp, qui l'assista alors, la décida à se séparer de l'orphelin, et lui promit de s'en occuper. C'était lui qui l'avait baptisé sous le nom de Joseph, le saint protecteur de l'enfance.

Moyennant une bonne rétribution et beaucoup d'instances, le curé réussit à placer Joseph chez un tisserand des environs, qui promit d'essayer de lui apprendre son métier.

L'artisan disait : essayer, car rien, dans les manières de Joseph, ne faisait présager un peu d'adresse pour ce genre de travail. Non seulement le pauvre enfant était d'une laideur affreuse, mais il était horriblement contrefait : une tête énorme enfoncée entre les deux épaules, des jambes courtes et torses, des bras d'une longueur démesurée, de grandes mains osseuses et gauches, rien ne manquait à cette profonde disgrâce, abritée jusqu'à ce jour sous le manteau béni de la charité. Seule, l'expression du regard de Joseph rappelait la créature humaine. Dans cette prunelle bleue s'était réfugiée, concentrée l'âme ardente et tendre du petit malheureux. Et là, elle avait

parfois de si vifs rayonnements, de si chaudes effluves, qu'oubliant le reste, on le trouvait beau.

Mais quelle navrante tristesse aussi dans ce regard quand Joseph voyait une jeune mère se détourner de lui avec un mouvement d'effroi, quand les enfants rassemblés sur son passage faisaient retentir les airs de leurs rires moqueurs, en l'appelant le beau bossu ! le beau *cagneux* ! (dans notre affreux patois picard). Insultes cruelles qu'ils jetaient avec l'insouciance légèreté de leur âge et qui couvraient de rougeur le front courbé de l'orphelin.

Ce n'était point à Vassens, toutefois, que Joseph subissait ces humiliations quotidiennes. Là, il n'avait été pour tous que le *filz de la veuve*, ou le *petit affligé*, jusqu'au jour où un marchand forain du Midi, traversant le village, fit entendre un *Pécaïre* ! plein de commisération.

Sans connaître l'exacte signification de ce mot patois, qui, dans le Midi de la France, exprime un tendre intérêt, on l'adopta généralement pour désigner Joseph. Il comprit sans doute que cette épithète n'était point injurieuse, car il la reçut de son air doux et résigné, sans que rien sur son visage trahît une plus vive souffrance.

Le moment où Joseph se sépara de Guillaumette

leur fut bien amer. Longtemps la vieille femme et l'enfant mêlèrent leurs larmes. Ces deux existences délaissées, déshéritées, s'étaient déjà soudées l'une à l'autre par de profondes attaches. La misère et l'abandon ont des liens comme la richesse et la joie.

Le curé, en s'occupant de l'enfant, avait voulu et soulager Guillaumette, et la récompenser de sa charité si désintéressée. Et pour eux, cependant, cette récompense fut presque un châtiment.

Les choses en étaient là, quand Isaure de Taloët arriva de son couvent au moment de la mort de son père. Le marquis n'était plus, et, poursuivi par le souvenir de mes ailes de pigeon qui n'avaient pas attiré un regard, de mon bel habit vert resté sans succès, je ne pouvais me décider à paraître au pavillon, même avec mon précepteur.

Joseph, c'était une condition de son entrée en apprentissage, venait passer la journée du dimanche chez sa bonne mère Guillaumette. Je profitais du congé de ce saint jour pour aller, sous la surveillance de Pierre, le vieux valet de chambre de mon père, donner quelques leçons de lecture, d'écriture et de calcul à l'apprenti tisserand. Mais il avait la tête si dure, et il faisait si peu de progrès, malgré toute sa bonne volonté et toute la peine que je me donnais,

que, la leçon terminée, le maître et l'écolier avaient grand besoin de prendre l'air. Et j'étais le premier à m'élancer dans la campagne, toujours du côté de Manicamp.

Or, un dimanche, je m'en souviens comme si c'était hier, tandis que Pierre restait un peu en arrière, occupé à me confectionner un arc et des flèches, nous entendîmes tout à coup des cris perçants partir d'un massif de lilas et de faux-ébéniers en fleurs. Ces cris étaient poussés par Isaure, qui cherchait à dégager sa robe dont un chien joueur déchirait à belles dents le large falbala. D'un sifflement aigu, Joseph arrêta les ébats de l'épagneul en liesse. Mais Isaure, plus effrayée sans doute de l'apparition subite de celui qui voulait la secourir, que de ce qui causait ses cris, nous jeta un regard effarouché, et prit la fuite à travers la pelouse qui s'étendait devant sa demeure, traînant son chien après elle, que Joseph et moi poursuivions dans l'intention de l'en débarrasser.

Nous arrivâmes ainsi, comme un tourbillon, dans le petit salon de plain-pied où mademoiselle Suzanne lisait son Office dans ses Heures de maroquin rouge. Dans cette entrée inconvenante, Isaure, qui avait perdu ses coiffes en chemin, et que ses beaux et longs cheveux aveuglaient, renversa violemment le per-

choir et le perroquet, lequel, tombant pêle-mêle avec les grains contenus dans la mangeoire, et l'eau destinée à l'abreuver, fit aussitôt entendre, d'une voix étranglée par l'épouvante, tout ce qu'il savait du langage humain :

« Vive le roi ! vive le roi ! » qu'il répéta bien dix fois de suite.

A l'époque troublée où nous vivions alors, ce cri, jadis si cher aux Français, était devenu séditieux et fort mal sonnant aux oreilles. Aussi le premier mouvement de mademoiselle Suzanne fut de relever le malencontreux oiseau et de lui envelopper la tête dans son mouchoir de poche pour le forcer à se taire.

Isaure, revenue de sa frayeur, s'était jetée sur un sofa, riant aux larmes de cette scène. Moi, je restai cloué, la bouche béante, sur le seuil ouvert, bien embarrassé de mon personnage. Pécaïre, triste de l'effroi qu'il avait causé, car il lui était impossible de s'y méprendre, se dissimulait timidement derrière moi, tout honteux de sa laideur, le pauvre enfant !

Attirée au salon par ce tapage inusité, mademoiselle Sévère, la femme de chambre, d'une tape fort bien appliquée de sa main nerveuse et sèche, fit enfin lâcher prise à l'épagneul. Il emporta gravement dans

sa gueule un lambeau du falbala, qu'il finit de déchiqueter à son aise sous un fauteuil.

Lorsqu'Isaure put parler sans rire, elle mit sa tante au courant de ce qui s'était passé, et lui présenta mes excuses et les siennes. Mais la bonne demoiselle n'était pas fâchée. Elle envoya sa nièce réparer le désordre de sa toilette, puis nous fit servir un excellent goûter, auquel, malgré mon émoi, je fis beaucoup d'honneur. On n'oublia point Pécaire, qui fut conduit aux cuisines où il se régala comme jamais il n'avait été donné au pauvre de le faire.

C'est ainsi que je fis connaissance avec Isaure et que commença notre mutuelle amitié.

A la fin du goûter, mademoiselle Suzanne me demanda quel était ce petit monstre qui paraissait être en ma compagnie. Je lui narrai tant bien que mal tout ce que je savais de l'histoire de Pécaire, et je lui avouai à ma honte que la première fois que je l'avais aperçu, j'étais resté saisi d'une frayeur au moins égale à celle d'Isaure. Entouré depuis mon enfance d'êtres beaux et charmants, j'avais eu grand'peine à arrêter les écarts de ma jeune imagination qui me représentait Pécaire, non comme un de mes semblables, mais comme un mauvais esprit condamné à



vivre, par une punition divine, dans une vilaine enveloppe.

Ma mère, dis-je à mademoiselle Suzanne, m'a fait comprendre combien j'étais injuste envers cet infortuné. Et, afin que je rendisse grâce à Dieu de la mienne, elle m'a fait comparer nos deux destinées : d'un côté, la naissance, la fortune, la beauté, l'intelligence développée par l'instruction ; le père et la mère veillant sans cesse sur moi, la famille dévouée, les serviteurs fidèles, empressés à satisfaire mes moindres désirs. De l'autre côté, l'abjection dès le berceau, l'abandon sur la pierre froide et nue de la vieille église, pas même un nom pour prendre rang parmi les hommes ; puis la misère avec un physique repoussant qui fait détourner les regards, fermer les cœurs et retirer jusqu'à la main que la charité allait tendre. Aussi, ajoutai-je, après avoir longtemps réfléchi à ces paroles de ma mère, je me promis de devenir le protecteur, le défenseur du malheureux Pécaïre. Mes sœurs se sont intéressées à lui, et lui donnent pour sa mère Guillaumette tout ce dont elles peuvent disposer.

Lorsque j'eus fini, Isaure témoigna le désir de revoir Joseph et d'aller chez l'excellente femme qui l'avait élevé. Mademoiselle Suzanne, toujours prête

à répondre aux appels de la charité, nous accompagna. Le résultat de cette visite fut la restauration de la chaumière qui fut bientôt meublée et pourvue de toutes les choses indispensables. Guillaumette eut un beau rouet neuf, une ample provision de chanvre et de blanche laine, pour filer les jours d'hiver. Ce fut Isaure, beaucoup plus patiente que moi, qui se chargea, le dimanche, de donner des leçons à notre protégé. Son intelligence, lente à s'ouvrir, finit par se développer sous cette bienfaisante influence. En même temps, s'amassa dans son cœur une immense reconnaissance pour cette belle enfant qui n'avait plus peur de lui, qui parfois posait sa blanche main sur sa grosse tête ébouriffée, et dont la douce voix se faisait plus douce encore pour lui parler, tant était grand le tact de cette exquise nature.

Quelques mois se passèrent ainsi. Le dimanche, dès que Pécaire avait entendu bien pieusement la messe, dans le coin le plus sombre de la vieille église, dès qu'il avait embrassé Guillaumette, il courait au pavillon pour offrir à Isaure soit un frais bouquet d'aubépine, soit un nid où déjà chantaient les oiselets, soit un petit panier de jonc grossièrement tressé, et rempli de mûres sauvages ou d'odorantes fraises des bois.

Lorsque mademoiselle Sévère , la femme de chambre , était seule au logis , Joseph s'en revenait tout triste. L'air dont elle prenait ses humbles présents, semblait dire :

« Nous n'avons que faire de cela ! Voyez, les vergers sont pleins de fruits, les jardins pleins de fleurs, la volière est remplie d'oiseaux charmants. Laissez les mûres aux haies des sentiers pour désaltérer les petits pâtres. »

Quand c'était Isaure qui recevait Joseph, alors tout changeait. L'aimable enfant paraissait attacher un si grand prix à ces simples dons, elle remerciait avec tant de grâce, que l'orphelin transporté croyait vraiment qu'elle trouvait à ces présents quelque valeur. Il était si heureux de pouvoir s'acquitter un peu envers elle !

Tandis que Pécaïre prenait ainsi sa petite part de joie en ce monde, que Guillaumette filait paisiblement, tandis que le soleil faisait rougir les baies dans les ramures vertes , éclore les œufs dans les nids qui se peuplaient d'oisillons bavards , les événements marchaient pressés et terribles. La misère envahissait les campagnes , des brigands pillaient les châteaux ; la religion avait ses martyrs , la richesse ses victimes, et tous les rangs de la société, du haut en bas de l'é-

chelle, payaient une dette de sang et de larmes au malheur.

Dès que le duc de Brancas eut connaissance des arrestations qui s'opéraient si nombreuses sur tous les points de la France, et qu'il sut que deux représentants du peuple venaient pour déjouer les complots formés contre la république dans le département de l'Aisne, il se dit que la lutte devenait inutile, et résolut de se soustraire au sort qui l'attendait inévitablement.

Il alla donc trouver le maire de son village auquel il demanda un passeport pour se rendre à Bruxelles. Il en reçut une belle pancarte sur laquelle était porté que le citoyen Louis-Léon Brancas, dit Lauraguais, marchand de moutons, se rendait en Belgique pour les affaires de son commerce. Suivait son signalement; les autorités civiles étaient invitées à le laisser passer, et à lui prêter au besoin aide et assistance.

Ainsi muni, le duc quitta au plus vite son magnifique château de Manicamp, et se mit en route coiffé d'un bonnet de coton que surmontait un chapeau à larges bords. Un bâton ferré à la main, il prit le chemin de la frontière suivi par deux chiens de berger, et précédé de deux ou trois cents moutons picards qu'accompagnaient leurs pâtres.

En ce temps-là, malheureusement, les autorités civiles étaient fort soupçonneuses. A Saint-Quentin, le procureur syndic, auquel on présenta le passeport du marchand de moutons, trouva fort extraordinaire cette réunion de noms : Brancas, Lauraguais, qu'il savait être portés par une famille noble. Il pria assez rudement le faux marchand de quitter la limousine et la houlette, et le fit reconduire jusqu'à Manicamp, en chaise de poste il est vrai, mais escorté de deux gendarmes à cheval.

Quant aux moutons du troupeau ducal, ils furent confisqués au profit de la république. Monsieur de Brancas n'eut pas le temps de revoir son château, ni d'y reprendre des vêtements plus conformes à son rang. Signalé par le procureur syndic de Saint-Quentin à celui de son district, il fut emprisonné et de plus fort surveillé à cause de ses projets d'émigration. Notre tour ne se fit pas attendre.

Saint-Just, dont le père, bon gentilhomme, était notre voisin de campagne, piqué un jour d'une plaisanterie innocente d'une de mes sœurs, endoctrina notre maître d'hôtel dans un moment de rancune et en fit un procureur syndic.

Ce fut devant ce *digne* magistrat, qui une nuit fit arrêter les membres de notre famille, alors réunis à

Vassens , que nous dûmes comparaître. Inutile de te dire , ma chère Germaine , que nous fûmes tous reconnus coupables sans pouvoir nous défendre. Petits et grands , jeunes et vieux , nous allâmes rejoindre Monsieur de Brancas à Chauny , dans une maison appartenant à mon grand-père , et dont on avait fait une prison.

Devant le tribunal révolutionnaire de Blérancourt, où nous avons comparu, nous nous trouvâmes avec les dames de Taloët qui partagèrent notre sort. Pendant le court trajet que nous avons à parcourir pour arriver à notre destination , je me rappelle que mes jeunes frères et sœurs versaient d'abondantes larmes, et qu'Isaure et moi , qui n'étions aussi que des enfants, nous ne tardâmes pas à les imiter avec beaucoup d'amertume. Mon père , heureusement , était un vaillant soldat de la foi et de la royauté, et ma mère ! ma mère était Française, et à n'importe quelle époque néfaste de notre histoire , les femmes de France ont toujours su souffrir et mourir avec un grand courage. Ils firent si bien tous deux , ils se montrèrent tellement calmes et résignés, ils nous firent voir au-delà de la terre une si belle récompense, si c'était la volonté de Dieu que nous puissions déjà y prétendre, qu'insensiblement nos larmes tarirent. En franchis-

sant le seuil de notre prison, nous pensions être autant de petits héros et de petites héroïnes, prêts à braver les plus cruelles épreuves.

Quoique peu au courant des événements politiques, et de ce qui se passait à quelques lieues de son village, Pécaïre n'était pas sans savoir combien étaient menacés ceux qu'il aimait.

Le dimanche qui suivit notre arrestation, il vint à Vassens croyant m'y trouver encore, pour que nous pussions nous rendre ensemble chez Isaure et y prendre ses leçons. Il trouva toutes les dépendances fermées ainsi que le château. On avait déjà coupé, pour satisfaire à un emprunt forcé, la magnifique avenue qui y conduisait, et qui était l'orgueil de mon père. Les chevaux avaient été réquisitionnés, tout ce qui pouvait s'emporter, volé. Les hautes glaces, les meubles de prix brisés, jonchaient les salons de leurs débris.

Sur toutes ces ruines, la nation avait fait apposer les scellés. Les vieux serviteurs épouvantés s'étaient enfuis. Gervaise seule, ma bonne nourrice, essaya de protester contre ces dévastations et de nous conserver quelque chose ; mais, comme je te l'ai déjà dit, ma chère Germaine, elle paya de la prison et de la mort son inutile dévouement.

Pécaïre, l'âme déchirée de regrets et d'amers sentiments, courut tout d'une traite de Vassens à Manicamp, où une douleur semblable l'attendait. Il ne pouvait comprendre que sa douce protectrice et moi, qui n'avions que son âge, partageassions le sort de nos parents, qui eux, pouvaient être coupables, comment? il l'ignorait; mais c'était une possibilité qu'il écartait de nous avec la plus intime conviction.

Pâle, défait, pouvant à peine se soutenir, le pauvre Pécaïre arriva chez sa mère Guillaumette, qu'il trouva affaissée sur sa chaise devant son rouet immobile. En apercevant son fils d'adoption, elle se leva brusquement. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et mêlèrent longtemps leurs larmes. Dans cette étreinte, dans cette explosion de douleur si vraie, ils s'étaient tout dit, tout raconté.

Pécaïre, que ses larmes avaient un peu soulagé, prit quelque nourriture, se reposa une heure ou deux en parlant de nous, puis voulut absolument partir pour Chauny pour partager notre captivité.

Tout ce que put lui dire Guillaumette pour le faire renoncer à son dessein fut inutile. Il partit donc en emportant quelques hardes, un peu de menue monnaie, épargnes de sa mère, et une image de la sainte Vierge grossièrement coloriée, comme on en voit



encore parfois dans nos campagnes. Depuis le commencement de la Terreur, Guillaumette l'avait cachée avec précaution dans une petite boîte de bois pour la soustraire aux regards des *païens*, nom qu'elle donnait à quelques habitants du village et des environs qui avaient renié Dieu et le Roi.

— Garde précieusement cette image vénérée, dit-elle à Pécaïre, en y déposant un baiser, et en la plaçant avec respect entre sa chemise et sa veste de grosse bure ; je suis certaine que la Sainte Vierge daignera veiller sur toi et sur nos chers bienfaiteurs, si tu la pries bien pour cela.

Mais le reconnaissant Pécaïre n'avait pas besoin de cette recommandation ; déjà toute son âme était passée dans sa prière à Marie, et le long du chemin ce fut avec une grande ferveur qu'il récita son chapelet.

Comme il était très-tard lorsqu'il arriva à Chauny, il se blottit, pour y dormir, derrière un puits qui se voit encore aujourd'hui, presque à l'entrée de la maison où nous étions prisonniers.

Dès que le jour parut, brisé par la fatigue de la veille, ses cruelles émotions et la dureté de sa couche de pierre, Pécaïre vint timidement solliciter des gardes municipaux de service la faveur de fous voir.

Pauvre ! pauvre Pécaïre ! quels éclats de rire, quelles huées accueillirent sa démarche ! quels atroces quolibets sur sa laideur ! On le chassa à coups de crosse de fusil, de plat de sabre, à coups de pieds ; il fut battu, souffleté, n'importe ! il souffrit sans se plaindre, revenant toujours à la charge, et implorant avec des larmes de nous revoir au moins une heure, nous qui ignorions sa présence.

Chassé loin du puits, il alla demander un abri pour les nuits déjà fraîches, aux arbres d'un petit bois qui se trouvait alors près d'un hameau nommé Senicourt. Là, dans le tronc d'un arbre un peu creusé par les ans et qu'il remplit de mousse, il fit une espèce de niche et y attacha avec quatre épingles sa petite image de la Sainte Vierge. Le matin et le soir, après avoir écarté les broussailles dont il fermait et cachait son sanctuaire rustique, il priait de tout son cœur pour ceux qu'il aimait si tendrement.

Si quelqu'un eût entendu ce qu'il disait à Dieu et à sa divine Mère, on n'aurait jamais pu croire que des paroles si touchantes, des prières empreintes de tant de foi, d'amour, d'espérance, pouvaient sortir des lèvres d'un pareil monstre. Car si les leçons d'Isaure et les miennes avaient modifié la nature inculte de Joseph, et élevé un peu au-dessus de sa condition

ses sentiments et ses pensées, elles n'avaient pu changer son enveloppe, et il restait toujours Pécaïre : le petit malheureux repoussé de tous et dont la seule présence attristait.

Nous n'avons jamais su comment il fit pour vivre si longtemps, sentinelle vigilante au seuil de notre prison : les gardes municipaux, voyant combien il était inoffensif, finirent par le laisser tranquille, et lui donnèrent même souvent une part de leur repas. L'avidité avec laquelle Pécaïre dévorait leur prouvait suffisamment qu'il ne mangeait pas à ses heures... Bientôt il lui fut permis de nous faire passer quelques fleurs des champs et des mûres, comme dans un temps plus heureux.

Oh ! Germaine, avec quel transport ces fleurs étaient accueillies ! C'était le parfum de notre liberté perdue que nous respirions en elles ! Et les mûres ! quelle saveur nous leur trouvions ! Placés en rond, Isaure, mes frères, mes sœurs, et moi, nous les prenions délicatement une à une dans la simple feuille de chou qui les contenait, puis nous les mangions avec délices... Souvent aussi nous les arrosions de nos larmes au souvenir du passé.

Avant que nos rangs fussent journellement éclaircis par l'échafaud, il se trouvait beaucoup de jeunes

gens et de jeunes filles dans notre prison. Nous y étions entassés à peu près comme des moutons dans une bergerie. Le procureur syndic de Chauny, qui n'était pas tout à fait aussi féroce que la plupart de ses confrères, finit par s'attendrir sur notre sort et ordonna de nous conduire à la promenade deux ou trois fois par semaine.

Lorsque nous sortîmes pour la première fois, avec une respectable escorte de gardes municipaux qui, l'arme au bras, nous surveillaient attentivement, nous trouvâmes, en franchissant la porte, notre pauvre Joseph qui n'était plus que l'ombre de lui-même, tant il avait pleuré et souffert depuis notre captivité.

Son premier mouvement fut de se précipiter à nos pieds et d'embrasser, avec des sanglots convulsifs, nos mains et nos vêtements. Cette scène, qui parut étrange à la généralité des prisonniers qui sortaient avec nous, pour lesquels Pécaïre était parfaitement inconnu, nous émut profondément, Isaure et moi, et nous répondîmes sans aucune honte aux touchantes démonstrations du petit malheureux. Il n'était plus question de distance entre nous, l'orgueil du rang se taisait devant une affection si reconnaissante et si désintéressée.

Je pris le bras de Pécaïre, qui me suivit aussi vite

que le lui permettaient ses pauvres jambes contournées et de plus tout endolories par le contact de la froide couche de feuilles sur laquelle il s'étendait chaque soir pour dormir. Ce fut en suivant le chemin qui conduit à Maret-Dancourt, qu'il me raconta tout ce que je viens de te dire, et ses angoisses, et ses longues prières devant sa chère image pour obtenir notre délivrance. Puis, il nous regardait, riant et pleurant à la fois, oubliant toutes ses souffrances devant ce bonheur d'un instant.

La bonne Guillaumette ne nous oubliait pas non plus ; Pécaïre ne l'avait revue que deux fois depuis notre emprisonnement. C'était pour nous que ces deux cœurs dévoués supportaient cette séparation.

La jeunesse est si insouciant de l'avenir, et même bien souvent du présent, nous étions si forts d'une innocence qu'il nous semblait que personne ne pouvait contester (peu d'entre nous avaient médité la morale de la fable du *Loup et de l'Agneau*), qu'à peine dans la campagne, nous jouâmes comme des enfants. Bientôt, presque malgré nous, s'échappèrent de nos lèvres de joyeux éclats de rire qui réveillèrent un moment les échos attristés, ces doux échos de nos joies d'autrefois ! Nos surveillants, qui avaient l'âge de nos pères et de nos grands-pères, nous considé-

raient avec un certain attendrissement, pensant au lendemain. Nous allions si lestement qu'ils avaient peine à nous suivre, gênés par leurs uniformes neufs et par le poids de leurs armes qu'ils n'étaient point accoutumés à porter. Des jeunes filles malicieuses les mettaient fort en peine en s'écartant du chemin suivi, pour aller cueillir quelques fleurettes rapportées comme des trésors.

Je vois encore passer devant mes yeux vieillis quelques-uns de ces charmants visages, tous exprimant cette plainte touchante de la *Jeune Captive* d'André Chénier :

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !  
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin  
J'ai passé les premiers à peine.  
Au banquet de la vie à peine commencé,  
Un instant seulement mes lèvres ont pressé  
La coupe en mes mains encor pleine !

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,  
Et comme le soleil, de saison en saison,  
Je veux achever mon année.  
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,  
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,  
Je veux achever ma journée !

Ces promenades où nous prenions un exercice qui nous était si salubre, se renouvelèrent assez souvent. Nous y faisons une bonne provision d'air et de gaieté jusqu'à la sortie suivante, attendue par Pécaïre avec une extrême impatience. Mais un jour vint où tout cela finit.

Dans la maison où nous étions enfermés, les fenêtres qui donnaient sur la rue n'avaient point été munies de barreaux de fer. Faute de mieux, on avait imaginé de murer ces fenêtres jusqu'à la hauteur de l'avant-dernier carreau; et il fallait tout un échafaudage de tables et de chaises pour pouvoir nous hisser tour à tour jusque-là et plonger nos regards dans la rue. Entrés près de trois cents dans cette maison, nous ne restions guère que quarante alors. Nos derniers espoirs s'étaient envolés, et nous ne pensions plus qu'à nous préparer à mourir chrétiennement et courageusement. Cependant, Isaure et moi, qui étions dans les plus jeunes, nous nous flattions parfois d'échapper au sort commun.

Un jour que j'étais à l'observatoire, comme nous appelions notre carreau, je vis la fatale charrette qui s'arrêtait devant la porte-cochère. Je ne sais pourquoi, sa vue m'impressionna plus vivement qu'à l'ordinaire, car c'était là, hélas ! un spectacle quotidien. Le

cœur serré par un cruel pressentiment, je fis signe à mes jeunes sœurs, qui pleuraient, de se taire, et j'écoutai anxieusement le bruit des pas lourds des gardes municipaux qui parcouraient les longs corridors. J'entendis les portes de quelques chambres s'ouvrir et se refermer, des exclamations étouffées, puis de nouveau un bruit de pas. On emmenait les condamnés. Une minute, un siècle s'écoula...

Les yeux voilés par mes larmes, respirant à peine, je vis monter dans l'affreuse charrette, d'abord le duc de Brancas, auquel on avait mis les menottes, parce que probablement il avait fait quelque résistance. Puis Mademoiselle Suzanne de Taloët, son chapelet d'améthyste à la main, résignée et sereine comme une martyre... puis... puis... ô amer et déchirant souvenir ! ma pauvre et chère Isaure, qui venait d'avoir ses quinze ans. Elle jeta sur notre fenêtre, derrière laquelle elle me devinait, un regard si triste et si doux que d'y penser me brise encore le cœur. Pour qu'elle me vit mieux, je me cramponnai en sanglotant aux rebords du châssis ; alors, du bout de ses petits doigts tremblants, elle m'envoya un baiser d'adieu, puis laissa retomber son bras sur son cou frêle et blanc pour me dire qu'on allait lui couper la tête. Cela dura l'espace d'un instant. La charrette



s'ébranlait pour se mettre en marche, quand tout à coup des cris perçants retentirent dans la rue. C'était Pécaïre qu'un garde municipal compatissant cherchait à retenir, près qu'il était de se faire écraser sous les pieds des chevaux. Mais lui ne voyait rien qu'Isaure vers laquelle il levait convulsivement ses mains jointes. Ne pouvant vaincre cette volonté désespérée, le garde municipal perdit patience et le jeta comme une masse dans la charrette qui disparut aussitôt au tournant de la rue. Je m'étais évanoui; lorsque je revins à moi, j'étais couché avec une fièvre ardente, et ma mère, que la maladie avait jusqu'à ce jour sauvée de la mort, priait et pleurait près de mon lit.

Jamais je ne revis le pauvre Pécaïre, guillotiné sans doute avec ma chère Isaure ou mort peu après de chagrin et de misère.

De lui, cependant, malgré les années, je n'ai rien oublié; il reste mêlé à mes plus intimes, à mes plus vieux souvenirs. Autour de sa laide et souffrante figure, la reconnaissance et le dévouement ont mis leur auréole, et souvent je la vois resplendir à travers les ombres du passé.

— Et Monsieur de Brancas, grand-père? Ne m'avez-vous pas dit qu'il échappa au supplice?

— En effet, il avait tellement été maltraité en

route, qu'il fut pris à Senlis d'une violente attaque de goutte, et que par pitié on l'y laissa sur une botte de paille. Sa toilette pour l'échafaud était déjà faite, mais le lendemain était le 9 thermidor... Le 10, l'exécrable Robespierre paya sa dette de crimes à l'humanité. Les prisons furent ouvertes, et Monsieur de Brancas et nous, fûmes sauvés.

Si le noble duc ne perdit pas la tête physiquement, il la perdit moralement pendant longtemps. L'époque sinistre que je viens de te rappeler était déjà loin, le duc avait repris presque toutes ses habitudes d'autrefois, qu'on s'apercevait encore à ses actes et à ses paroles qu'il gardait des traces de la terrible secousse qu'il avait éprouvée.

En prononçant ces mots, mon grand-père se leva, et nous eûmes bientôt atteint le but de notre pèlerinage. En arrivant, je cherchai des yeux et du cœur; mais, hélas! au lieu du beau monastère au clocher gothique dont le beffroi répandait au loin la joie ou la terreur, je ne vis plus qu'un arceau en ogive de la chapelle, assez bien conservé, et qui sert maintenant de porte d'entrée à une ferme. Les aristocratiques jardins du manoir sont transformés en grands champs bordés de pommiers où la charrue passe et repasse sans cesse, là où croissaient les lis et les roses. [Dans la cour

d'honneur, qui avait si souvent retenti des hennissements joyeux des fiers coursiers, une vieille ânesse broutait paisiblement l'herbe tendre qui prenait jour entre les pavés disjoints; tandis que Job, lévrier de grande race, montrait sa tête intelligente et fine au seuil du chenil où s'agitait jadis une meute nombreuse.

Quant au château, ce qu'il en reste sert aujourd'hui de presbytère. Un lierre aux rameaux touffus monte sans obstacle de la base au faite de ces murs qui abritèrent tant de noblesse, de vertu et de gloire. Plus généreux que les hommes, l'humble végétal leur prête ainsi un ample manteau de verdure, afin qu'ils puissent cacher aux regards et leur vieillesse et leur misère.

Pauvre voyageur inconnu sur ce petit coin de terre où Dieu avait placé son berceau, et qui garde encore dans son sein la froide dépouille de ses ancêtres, mon grand-père ne parlait plus. Il n'est point de mots pour traduire certaines impressions, mais je vis des larmes couler lentement sur ses joues pâles, et je sentis son bras trembler sur le mien lorsque nous franchîmes le seuil de son ancienne demeure pour aller demander au curé une place à sa table et l'hospitalité d'une nuit.

Nous trouvâmes le digne et bon prêtre dans une

vaste salle lambrissée de chêne et fort occupé à mettre en ordre des plantes médicinales. A une distance respectueuse, sa vieille gouvernante, assise dans l'enfoncement d'une haute fenêtre, filait au rouet en chantant d'une voix chevrotante tous les cantiques de son répertoire, sur l'air invariable et monotone de la complainte de Geneviève de Brabant.

---